

La défaite de Pavéh sonne le glas du rêve d'autonomie

L'erreur du leader du P.D.K.I. L'armée iranienne fait bloc contre les « séparatistes ». Le jeu subtil de Khomeiny. Massacre des prisonniers

L'agonie des Kurdes iraniens

Emmanuel Braquet vient de passer quinze jours au Kurdistan iranien. Voyant avec les moyens locaux pour ne pas attirer l'attention, il a pu circuler sans trop de problèmes et rencontrer les différents protagonistes du drame qui se déroule en ce moment dans cette région. Il montre

pourquoi l'ayatollah Khomeiny est en train de gagner la bataille qu'il a engagée voici plus d'un mois contre le tout-puissant parti démocratique du Kurdistan iranien (P.D.K.I.) et son secrétaire général, le Dr Abdoul Rhaman Ghassemlou.



PAR EMMANUEL BRAQUET

L'« Cotira », hélicoptère transporteur de troupes, grosse banane volante, survole la désertique plaine cre de Kermanshah. Un lourd silence règne à l'intérieur. Prostrés, les cinquante Gardiens de la Révolution islamique sont encore « sonnés », abasourdis par les détonations de la bataille de Pavéh qu'ils viennent de livrer et de gagner sur les « Pechmergas ».

Ainsi que sonne le glas des espérances kurdes d'une autonomie officialisée et régulière par le gouvernement de Téhéran, je me rappelle les propos que me tenait, il y a une semaine, le

l'autonomie, reposant d'abord sur la faiblesse réelle, ou supposée, des adversaires, ne fut-elle pas l'erreur majeure qui permit au régime actuel de retirer le bénéfice des opérations et des provocations incessantes qu'il a déclenchées, dans le but d'amener les Kurdes à la révolte armée pour mieux les déconsidérer auprès de l'opinion iranienne ?

L'armée, humiliée, découragée, possède encore un matériel d'intervention non négligeable et le désir de prendre une revanche l'anime. Partagée entre conservateurs et religieux, elle ne peut pourtant envisager le démembrement de l'Iran et certains officiers brûlent de prouver quelle possède assez de vigueur pour mater toutes les rébellions. « Est-il concevable que nos gardiens soient occupés par d'autres forces que les sèches et que nos frontières ne soient pas sous notre contrôle... Cela ne peut plus durer ! » m'a déclaré un colonel.

Et puis, derrière cette armée, il y a les « Pasdars », les Gardiens de la Révolution islamique, les enfants du Khomeiny qui ont tout le pouvoir. Drogés au Coran, ils sont les croisés de l'Islam chute dont ils rêvent d'imposer la pureté et l'orthodoxie partout où cela se peut et, d'abord, bien sûr, au Kurdistan assis... 80.000 à 100.000 hommes kurdes, dont

cette réunion, l'ayatollah fait-il savoir à Ghassemlou qu'il doit se présenter devant un tribunal islamique pour répondre de « ses crimes envers la nation », et il lance l'assaut contre les « complices séparatistes athées ». Le bureau politique du P.D.K.I. décide alors que le Dr Ghassemlou n'ira pas à Téhéran « puisque sa sécurité n'est point assurée ».

Khomeiny vient de remporter le premier round et il ne s'en tient pas là. Il veut maintenant entraîner l'armée iranienne qui ne souhaite pas se compromettre dans des opérations de maintien de l'ordre avec ce régime. L'ayatollah doit donc trouver une justification à une intervention militaire contre les Kurdes. Et Pavéh est choisi comme théâtre d'opération pour une simple raison tactique. La ville est à quarante minutes d'hélicoptère de la base aérienne de Kermanshah, réputée sûre. Un convoi léger de « Pasdars » est dirigé sur Pavéh, avec comme mission de rassurer du contrôle de la cité, qui est parfaitement calme.

Comme prévu, la population kurde rejette les Gar-



Malgré leur détermination farouche, les « Pechmergas » n'ont pu tenir longtemps contre les blindés et l'aviation de l'armée iranienne.

police politique du régime, la Sévama.

Les « Pechmergas », fidèles à leur tactique, laissent pénétrer le convoi dans Pavéh vidé de ses habitants, coupent les axes routiers, et encerclent la localité. La présence de ces deux personnalités honorées des Kurdes décuple l'ardeur des guerriers qui, s'ils s'en saisissent, disposeront d'un atout majeur pour entamer les négociations avec le régime. La provocation bien orchestrée par

leurs chefs respectifs, l'armée se rassemble derrière Khomeiny.

M. Golzabeh, directeur de la radio-télévision iranienne, un des hommes les plus haïs de l'Iran, et les témoins politiques et religieux mobilisent l'opinion, font courir toutes les fausses nouvelles possibles. Formidable travail de propagande. Si l'on en croit ces professionnels de l'intoxication, les guerriers kurdes d'Irak de Djelal Talabani se battent aux côtés

nonçant à poursuivre une bataille perdue d'avance, faute d'artillerie, de D.C.A., et de moyens de radio-communication.

Le jour même de la fin des combats je parviens à atteindre Pavéh.

L'anarchie est complète. Les « Pasdars » tournent dans tous les sens, excités, donnant ordres et contre-ordres. Au milieu d'un petit groupe, un barbue, à lunettes, en « Jean » : le docteur Chamran, le « héros » de Pavéh.

« Alors, Monsieur le ministre, comment d'être libéré ?

« Je n'y croyais plus, j'étais prêt à recevoir la mort. Certains de mes hommes voulaient se rendre. Et puis, j'ai regardé la photo

sympathique pour le P.D.K.I. seront fusillés. Un photographe de presse m'affirma qu'à plusieurs reprises, ils furent conduits les yeux bandés au poteau d'exécution. Le plus

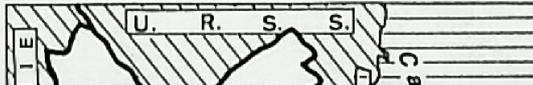
grand amusement des « Pasdars » consistant à tirer en l'air et à les ramener dans leur cellule, jusqu'à la prochaine fois. Raffinement dans la cruauté !

Comme Hitler avec les juifs

A Téhéran la presse et la radio présentent à l'opinion Pavéh comme une victoire totale sur le sionisme, l'imperialisme et le séparatisme kurde. L'ayatollah a gagné la seconde manche.

Je me dirige maintenant vers Mahabad, symbole de l'autonomie kurde, qui doit être déjà encerclée et coupée du reste de l'Iran. La prise en tenailles de la ville s'effectue très vite. Arrivé tard

militaires l'entrée de l'armée à Mahabad ; mais seulement de l'armée. Et les « Pasdars », ces fous d'Allah, sont tenus à l'écart, il n'y aura pas de combat. Simons, les quinze mille guerriers kurdes concentrés autour de la cité et dotés, eux, de matériel de guerre moderne (D.C.A., mortiers, canons, blindés, roquettes) résisteront, et je pense à la réflexion, entendue lors de mon entretien



Le « Colera », hélicoptère transporteur de troupes, grosse banane volante, survole la désertique plaine verte de Kermanschah. Un lourd silence règne à l'intérieur. Prostrés, les cinquante Gardiens de la Révolution islamique sont encore « sonnés », abasourdis par les échos de la bataille de Pavéh qu'ils viennent de livrer et de gagner sur les « Pechmergas ».

Alors que sonne le glas des espérances kurdes d'une autonomie officialisée et réglementée par le gouvernement de Téhéran, je me remémore les propos que me tenait, il y a une semaine, le Dr Chassemlouf.

« Venez vite voir notre Kurdistan autonome. Vous constaterez combien notre province est calme. À Téhéran de toute les violences qui en défilent Téhéran jour après jour... »

Et c'est vrai ! Dans la torpeur de ce mois d'août, Mahabad ressemble comme une sœur à toutes les autres villes iraniennes : marquée par le gouvernement, leurs cigarettes Winston, venues en fraude de Turquie et d'Irak ; vendeurs de Coca-Cola, distributeurs de boissons sucrées aux couleurs agressives ; policiers kurdes montant une garde nocturne devant la mairie. Il n'y a plus, ici, aucun administrateur, juge, gendarme ou militaire iranien. La « Palhavi-street » est désertique. Elle se nomme, depuis quatre mois, rue Mohamed Qazvin, du nom du président de la seule et unique République kurde créée en 1946, alors que l'Armée rouge occupait le nord du pays. Abandonnée à son sort par les Soviétiques, la république de Mahabad connaît une existence éphémère. Elle ne durera qu'un an. Qazvin est perdu avec tous de ses ministres, sur les ordres de l'empereur d'Irak. Depuis février dernier, les portraits de Qazvin ornent les échoppes. La statue du shah a été déboulonnée et Mahabad redevient le symbole du rêve de liberté du peuple kurde.

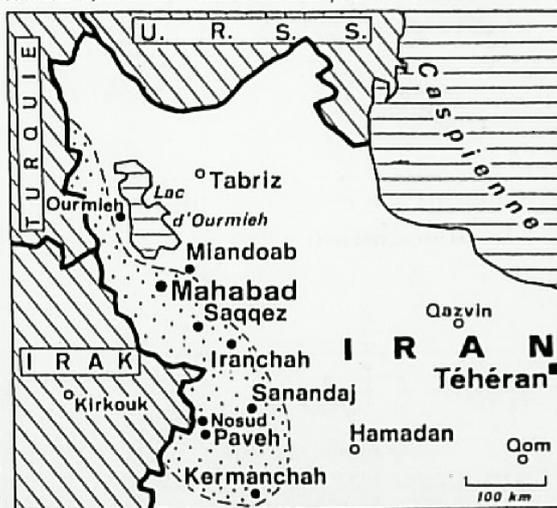
Mais là, dans cet hélicoptère, de temps il reste encore à vivre à cette province autonome. Voici à peine huit jours, le Dr Chassemlouf, professeur à l'Université de Paris, me déclarait, alors que je lui exprimais mes craintes sur l'avenir de l'Armée de Pavéh : « L'Armée de Pavéh est fatiguée, elle ne peut plus agir autrement. Mais cette conception de... »

maintenant entrainer l'armée iranienne qui ne souhaite pas se compromettre dans des opérations de maintien de l'ordre avec ce régime. L'ayatollah doit donc trouver une justification à une intervention militaire contre les Kurdes. Et Pavéh est choisi comme théâtre d'opération pour une simple raison tactique. La ville est à quarante minutes d'hélicoptère de la base aérienne de Kermanschah, réputée sûre. Un convoi léger de « Pasdars » est dirigé sur Pavéh, avec comme mission de s'assurer du contrôle de la cité, qui est parfaitement calme.

Comme prévu, la population kurde rejette les Gardiens de la Révolution islamique qui ne veulent pas se compromettre dans des opérations de maintien de l'ordre avec ce régime. L'ayatollah doit donc trouver une justification à une intervention militaire contre les Kurdes. Et Pavéh est choisi comme théâtre d'opération pour une simple raison tactique. La ville est à quarante minutes d'hélicoptère de la base aérienne de Kermanschah, réputée sûre. Un convoi léger de « Pasdars » est dirigé sur Pavéh, avec comme mission de s'assurer du contrôle de la cité, qui est parfaitement calme.

Le 18 août, la cité kurde s'apprête à célébrer avec éclat l'anniversaire du P.D.K.I. Alors, l'ayatollah Khomeiny, entame le processus de guerre qui embrase le Kurdistan iranien depuis dix jours. En un premier temps, il lui faut empêcher le Dr Chassemlouf de se présenter à l'ouverture de la première Assemblée des experts pour la Constitution, dont il est membre élu, représentant la province kurde. Chassemlouf veut profiter de cette occasion pour définir devant ses collègues et face à la presse sa conception de l'autonomie et sa vision du futur État iranien, qu'il souhaite fédéral. Aussi, le 17 août, quarante-huit heures avant

la police politique du régime, la « Pechmergas », fidèles à leur tactique, laissent pénétrer le convoi dans Pavéh vidé de ses habitants, coupent les axes routiers, et encerclent la localité. La présence de ces deux personnalités jumelles des Kurdes décuple l'ardeur des guerriers qui, s'ils s'en saisissent, disposeront d'un atout majeur pour entamer les négociations avec le régime. La provocation bien orchestrée par



des Kurdes d'Irak, soutenus par les vestiges de l'armée impériale de Palistan, un général fidèle au shah.

des Kurdes d'Irak, soutenus par les vestiges de l'armée impériale de Palistan, un général fidèle au shah.

Un déluge de fer et de feu Le stonisme, l'impérialisme, le communisme, voilà ce que l'Iran va combattre à Pavéh, toutes tendances confondues ! Les rumeurs les plus folles circulent. Les Kurdes sont présentés comme des « démons », des « autres sataniques », des « corrompus ». Ils seraient coupés à la tête de dix-sept gardiens de la Révolution après les avoir achevés dans leurs lits d'hôpital. Alors le délire anti-kurde atteint son paroxysme. Sous la pression populaire, l'armée doit se ranger aux côtés des « Pasdars », elle ne peut pas agir autrement. Les blindés font

direction vers Pavéh, les hélicoptères mitraillent les « Pechmergas », accrochés aux flancs des montagnes entourant la ville et les Phantoms F 14 ajoutent bombes et napalm à cet engagement total. Pris sous un déluge de fer et de feu, les guerriers kurdes sont obligés de relâcher leur tir. Dans ces montagnes aux pentes dénudées, sans rochers pour se protéger, sans arbres et épines pour se camoufler, ils ne peuvent s'exposer sans risque de pertes énormes. Le 21 août, ils décrochent, re-

nonçant à poursuivre une bataille perdue d'avance. Les « Pechmergas », de D.I.C.A. et de moyens de radio-communication. Le jour même de la fin des combats je parvins à atteindre Pavéh. L'anarchie est complète. Les « Pasdars » tournent dans tous les sens, encadrés, devant ordres et contre-ordres. Au milieu d'un petit groupe, un barbu, à lunettes, en « jean » : le docteur Chamran, le « héros » de Pavéh. « Alors, Monsieur le ministre, comment s'est déroulée la bataille ? » « Je n'y croyais plus. J'étais prêt à réserver la mort. Certains de mes hommes voulaient se rendre. Et puis, j'ai regardé la photo de notre imam vénéré et j'ai dans ses yeux qu'il ne nous abandonnerait pas, qu'il trouverait une solution. »

L'hôpital est totalement dévasté. Traces de balles sur les murs, dans les chambres. Vitres brisées. Ici, on s'est battu pièce par pièce, couloir par couloir. Lits renversés, matelas posés de sang, appareils opératoires inutilisés. A l'extérieur, sous des fagots, sont alignés les corps de ceux qui ont trouvé la mort dans ces lieux. Des femmes, en lynchant leur rouvrant leurs habits de lumière, hurlent leur détresse. Leur misère, se frappent la poitrine, se griffent le visage.

Dans le stiment des comités, les « Pasdars » ont transformé les minuscules pièces du sous-sol en autant de prisons dans lesquelles sont enfermés les prisonniers condamnés à mort... Des « espions, des savak », me précise-t-on. Chacun, au gré de sa fantaisie, ou au gré de sa haine, pénètre dans les cellules, pour donner, à ces hommes enchaînés, coups de poing ou coups de pied. On m'interdit d'aller les voir, mais, sans à dix mètres de cet endroit, dans la cour, j'entends le choc des têtes que l'on frappe contre les murs des cellules. « Demain, ils seront fusillés », m'annonce en riant, un « Pasdar ».

Des journalistes allemands arrivés avant Pavéh par les « Pasdars », et mis en prison dans la ville m'annonceront par la suite qu'il y avait dans une grande tour au moins deux cents prisonniers, en majorité des hommes, âgés pour la plupart. Tous avaient les yeux bandés. Cette arme d'occupation que sont les « Pasdars », se venge sur les vieillards, les enfants, les femmes. Par la suite, une trentaine de prisonniers soupçonnés d'avoir aidé les Pechmergas ou d'avoir des

sympathies pour le P.D.K. seront fusillés. Un photographe de presse m'affirma qu'à plusieurs reprises, ils furent conduits les yeux bandés au poste d'exécution. Le plus grand amoncellement des « Pasdars » constatés à tirer en l'air et à les racaner dans leur cellule, jusqu'à la prochaine fois. Raffinement dans la cruauté !

Comme Hitler avec les juifs A Téhéran la presse et la radio présentent à l'opinion Pavéh comme une victoire totale sur le « communisme », l'impérialisme et la séparation kurde. L'ayatollah a gagné la seconde manche. Je le dirige maintenant vers Mahabad, symbole de l'autonomie kurde, qui doit être déjà encerclée et coupée du reste de l'Irak. La prise en tenaille de la ville s'effectue très vite. Arrivé tard dans la nuit, j'ai un ultime entretien avec le Dr Chassemlouf, désabusé, soucieux de rejoindre le maquis. Il quitte la cité qui, pense-t-il, va être attaquée d'un instant à l'autre.

« Je ne veux pas d'éclaboussure de sang ici, et mon absence ailleurs tout affirmément. Mais vous pouvez l'arrêter : vous saisissez maintenant à une guerre d'extermination contre la population kurde ; nous lutterons jusqu'à la mort. Le gouvernement iranien porte la totale responsabilité des événements qui suivront, car notre combat était d'origine pacifique. »

A l'heure où j'écris ces lignes le Conseil de la Révolution de la ville de Mahabad négocie avec les chefs militaires l'entrée de l'armée à Mahabad, mais seulement de l'armée de la « Pasdars », ces fils d'Allah, sont tenus à l'écart. Il n'y aura pas de combat. Subit, les quinze mille guerriers kurdes concentrés autour de la cité et dans, eux, de matériel de guerre moderne (D.I.C.A., mortiers, canons, blindés, cotés) resteraient, et je pense à la réflexion, entendue lors de mon entretien avec le gouverneur d'Ourmié, M. Haghighi.

« Les Kurdes n'ont pas à nous gêner leurs souhaits. Pour le gouvernement, l'Irak et les « Pasdars » sont une et même chose. Alors, quelle différence que ce soit les uns ou les autres qui se rendent à Mahabad ? » Cette réflexion fait dangereusement allusion à celle d'un sergent de la 64^e division du futur général Zakerajaji qui, devant quelques soldats administrés, m'a avoué :

« Si j'y a un seul mot de nos lors de notre entrée à Mahabad, nous ferons avec les Kurdes ce que Hitler et Eichmann ont fait avec les juifs... »

LE FIGARO Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'hôte flatteur. ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, PUBLICITE 25, AV. MATHISON, 75008 PARIS CEDEX 16. TEL. 234-40-40. TEL. 2311-12. DIRECTION, REDACTION, SERVICE VENTE, IMPRESSION 17, RUE DU LOURAIN, 75003 PARIS CEDEX 03. TEL. 234-40-40. TEL. 2311-12.



PAR
EMMANUEL
BRAQUET

LE « Cobra », hélicoptère transporteur de troupes, grosse banane volante, survole la désertique plaine ocre de Kermanschah. Un lourd silence règne à l'intérieur. Prostrés, les cinquante Gardiens de la Révolution Islamique sont encore « sonnés », abasourdis par les échos de la bataille de Pavéh qu'ils viennent de livrer et de gagner sur les « Pechmergas ».

Alors que sonne le glas des espérances kurdes d'une autonomie officialisée et régularisée par le gouvernement de Téhéran, je me remémore les propos que me tenait, il y a une semaine, le Dr Ghassemlou.

« Venez vite voir notre Kurdistan autonome. Vous constaterez combien notre province est calme, à l'abri de toute les violences qui endeuillent Téhéran jour après jour... »

Et c'est vrai ! Dans la torpeur de ce mois d'août, Mahabad ressemble comme une sœur à toutes les autres villes iraniennes : marchands ambulants proposant leurs cigarettes Winston, venues en fraude de Turquie et d'Irak ; vendeurs de Coca-Cola, distributeurs de boissons sucrées aux couleurs agressives ; policiers kurdes montant une garde nonchalante devant la mairie. Il n'y a plus, ici, aucun administrateur, ni gendarme ou mili-

l'autonomie, reposant d'abord sur la faiblesse réelle, ou supposée, des adversaires, ne fut-elle pas l'erreur majeure qui permet au régime actuel de retirer le bénéfice des opérations et des provocations incessantes qu'il a déclenchées, dans le but d'amener les Kurdes à la révolte armée pour mieux les déconsidérer auprès de l'opinion iranienne ?

L'armée, humiliée, décapitée, possède encore un matériel d'intervention non négligeable et le désir de prendre une revanche l'anime. Partagée entre conservateurs et religieux, elle ne peut pourtant envisager le démembrement de l'Irak et certains officiers brûlent de prouver qu'elle possède assez de vigueur pour mater toutes les rébellions. « Est-il concevable que nos garnisons soient occupées par d'autres forces que les nôtres et que nos frontières ne soient pas sous notre contrôle... Cela ne peut plus durer ! » m'a déclaré un colonel.

Et puis, derrière cette armée, il y a les « Pasdars », les Gardiens de la Révolution Islamique, les enfants dont Khomeiny est le père tout puissant. Drogés au Coran, ils sont les croisés de l'Islam chiite dont ils rêvent d'imposer la pureté et l'orthodoxie partout où cela se peut et, d'abord, bien sûr, au Kurdistan sunnite... 80.000 à 100.000 hommes jeunes, dont le fanatisme religieux remplace l'expérience des armes. Khomeiny n'ignore rien des ressorts psychologiques de cette armée qui ne l'aime pas mais qui est obligée, sous la pression populaire, de faire, bon gré mal gré, chemin commun avec lui.

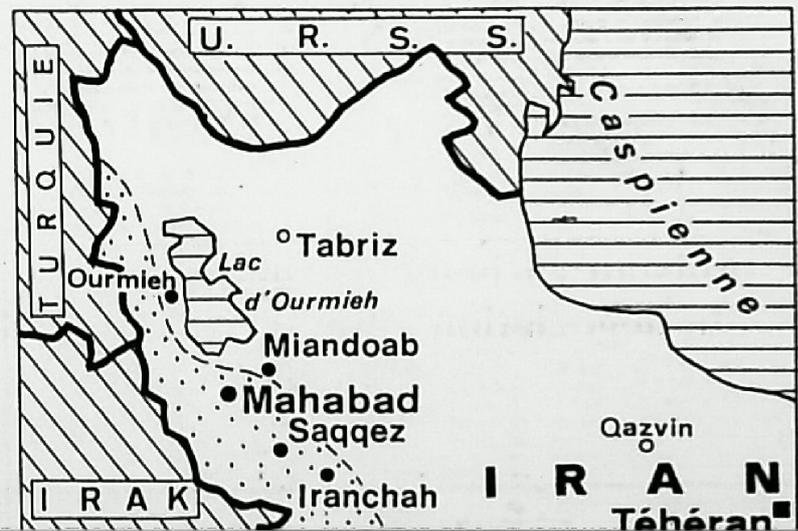
Le piège de Khomeiny

Au début du mois d'août, Khomeiny sait qu'il ne dispose plus que de peu de temps pour empêcher qu'ait lieu, à Mahabad, le grand événement qui consacrerait cette province comme le fer-

cette réunion, l'ayatollah fait-il savoir à Ghassemlou qu'il doit se présenter devant un tribunal islamique pour répondre de « ses crimes envers la nation », et il lance l'anathème contre les « corrompus séparatistes athées ». Le bureau politique du P.D.K., décide alors que le Dr Ghassemlou n'ira pas à Téhéran « puisque sa sécurité n'est point assurée ».

Khomeiny vient de remporter le premier round et il ne s'en tient pas là. Il veut maintenant entraîner l'armée iranienne qui ne souhaite pas se compromettre dans des opérations de maintien de l'ordre avec ce régime. L'ayatollah doit donc trouver une justification à une intervention militaire contre les Kurdes. Et Pavéh est choisi comme théâtre d'opération pour une simple raison tactique. La ville est à quarante minutes d'hélicoptère de la base aérienne de Kermanschah, réputée sûre. Un convoi léger de « Pasdars » est dirigé sur Pavéh, avec comme mission de s'assurer du contrôle de la cité, qui est parfaitement calme.

Comme prévu, la population kurde rejette les Gar-



Malgré leur détermination farouche, les « Pechmergas » et l'aviation

police politique du régime, la Savama.

Les « Pechmergas », fidèles à leur tactique, laissent pénétrer le convoi dans Pavéh vidé de ses habitants, coupent les axes routiers, et encerclent la localité. La présence de ces deux personnalités honnies des Kurdes décuple l'ardeur des guerriers qui, s'ils s'en saisissent, disposeront d'un atout majeur pour entamer les négociations avec le régime. La provocation bien orchestrée par

leurs chefs respectifs, l'armée se rassemble derrière Khomeiny.

M. Gotzabeh, directeur de la radio-télévision iranienne, un des hommes les plus hais de l'Irak, et les ténors politiques et religieux mobilisent l'opinion, font courir toutes les fausses nouvelles possibles. Formidable travail de propagande. Si l'on en croit ces professionnels de l'intoxication, les guerriers kurdes d'Irak de Djelal Talabani se battent aux côtés

nonçan bataillon faute de et de commu

Le des com teindre

L'an Les dans t donnar ordres. groupe en « Chamr Pavéh.

« A nistre.

« J'étais mort. homme Et puis de not la dan nous qu'il tion. »

L'h dévaste les mu Vitres battu par ce matela appare sables. des fa corps (la mo femme couvra mière, leur n poitrin Da comité

Kurdistan autonome. Vous constaterez combien notre province est calme, à l'abri de toute les violences qui endeuillent Téhéran jour après jour...

Et c'est vrai ! Dans la terreur de ce mois d'août, Mahabad ressemble comme une sœur à toutes les autres villes iraniennes : marchands ambulants proposant leurs cigarettes Winston, venues en fraude de Turquie et d'Irak ; vendeurs de Coca-Cola, distributeurs de boissons sucrées aux couleurs agressives ; policiers kurdes montant une garde nonchalante devant la mairie. Il n'y a plus, ici, aucun administrateur, juge, gendarme ou militaire iraniens. La « Palhavistreet » est débaptisée. Elle se nomme, depuis quatre mois, rue Mohamed Guazvin, du nom du président de la seule et unique République kurde créée en 1946, alors que l'Armée rouge occupait le nord du pays. Abandonnée à son sort par les Soviétiques, la république de Mahabad connaît une existence éphémère. Elle ne durera qu'un an. Guazvin est pendu avec douze de ses ministres, sur les ordres de l'ex-empereur d'Iran. Depuis février dernier, les portraits de Guazvin ornent les échoppes. La statue du shah a été déboulonnée et Mahabad redevient le symbole du rêve de liberté du peuple kurde.

Mais là, dans cet hélicoptère, je me demande combien de temps il reste encore à vivre à cette province autonome. Voici à peine huit jours, le Dr Ghassemlou, professeur à l'Université de Paris, me déclarait, alors que je lui exprimais mes craintes au sujet d'un sursaut de l'armée iranienne : « L'armée ? De quelle armée parlez-vous ? Elle est foutue, balayée par la tempête qui l'a emportée voici cinq mois... Elle n'existe plus. »

Mais cette conception de

place l'expérience des armes. Khomeiny n'ignore rien des ressorts psychologiques de cette armée qui ne l'aime pas mais qui est obligée, sous la pression populaire, de faire, bon gré mal gré, chemin commun avec lui.

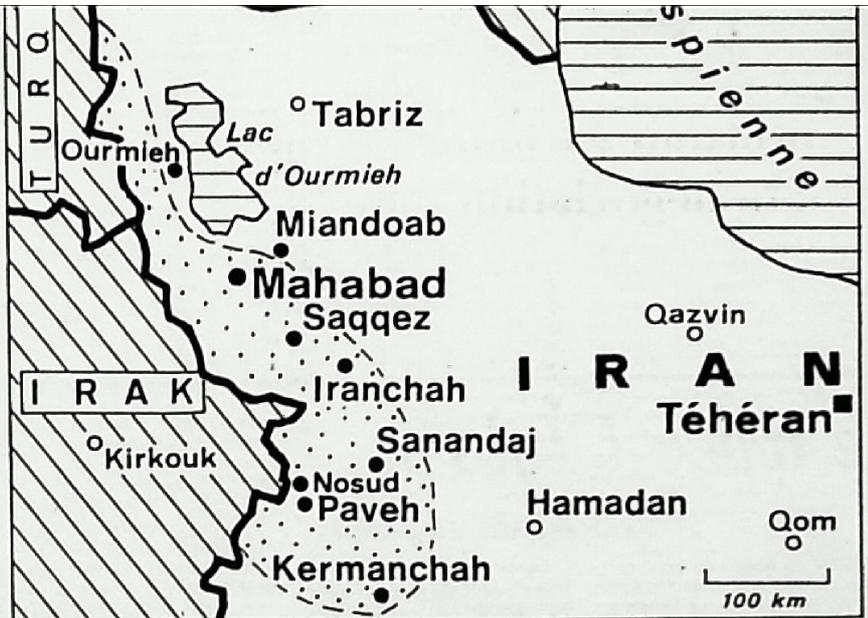
Le piège de Khomeiny

Au début du mois d'août, Khomeiny sait qu'il ne dispose plus que de peu de temps pour empêcher qu'ait lieu, à Mahabad, le grand événement qui consacrerait cette province comme le fer de lance d'un fédéralisme dont il ne veut à aucun prix ; la grandiose réunion, le 25 août, des représentants de tous les peuples non Perses d'Iran, afin de définir une politique commune, face à la dictature des mollahs et des ayatollahs de Téhéran : Baloutches, Kirghizes, Arabes, Turkmènes, Lauris, Azerbaïdjanais, soit près de 50 % de la population iranienne. Il doit agir vite, et sans faute de parcours.

Le 16 août, la cité kurde s'apprête à célébrer avec éclat l'anniversaire du P.D.K.I.

Alors, l'ayatollah Khomeiny, entame le processus de guerre qui embrase le Kurdistan iranien depuis dix jours.

En un premier temps, il lui faut empêcher le Dr Ghassemlou de se présenter à l'ouverture de la première Assemblée des experts pour la Constitution, dont il est membre élu, représentant la province kurde. Ghassemlou veut profiter de cette occasion pour définir devant ses collègues et face à la presse sa conception de l'autonomie et sa vision du futur État iranien, qu'il souhaite fédéral. Aussi, le 17 août, quarante-huit heures avant



diens de la Révolution Islamique dont elle ne veut à aucun prix. Aussitôt, la presse iranienne aux ordres (tous les journaux d'opposition viennent d'être fermés) se déchaîne. Va-t-on accepter une telle humiliation plus longtemps ? Nos « Pasdars » doivent prendre Pavéh ! A la radio, à la télévision c'est un déluge d'informations hystériques. Devant la « spontanéité » de la réaction populaire, l'ayatollah Khomeiny décide d'envoyer un convol entier de « Pasdars » avec, à leur tête, deux éminentes personnalités du régime : le général Falahi, chef d'état-major de l'armée de terre, qui cautionne par sa présence l'unité de l'armée officielle et des « Pasdars », et le Dr Chamran, vice-premier ministre, chef des Gardiens de la Révolution Islamique et responsable de la nouvelle

les stratégies de l'ayatollah a réussi. Dès l'annonce de l'éventuelle possibilité de capture par les Kurdes de

des Kurdes d'Iran, soutenus par les vestiges de l'armée impériale de Palisban, un général fidèle au shah.

Un déluge de fer et de feu

Le sionisme, l'impérialisme, le communisme, voilà ce que l'Iran va combattre à Pavéh, toutes tendances confondues ! Les rumeurs les plus folles circulent. Les Kurdes sont présentés comme des « démons », des « êtres sataniques », des « corrompus ». Ils auraient coupé la tête de dix-sept gardiens de la Révolution après les avoir achevés dans leurs lits d'hôpital. Alors le délire anti-kurde atteint son paroxysme. Sous la pression populaire, l'armée doit se ranger aux côtés des « Pasdars », elle ne peut pas agir autrement. Les blindés font

direction vers Pavéh, les hélicoptères mitraillent les « Pechmergas » accrochés aux flancs des montagnes entourant la ville et les Phantom F 14 ajoutent bombes et napalm à cet engagement total.

Pris sous un déluge de fer et de feu, les guerriers kurdes sont obligés de relâcher leur étreinte. Dans ces montagnes aux pentes dénudées, sans rochers pour se protéger, sans arbres et épineux pour se camoufler, ils ne peuvent s'exposer sans risque de pertes énormes. Le 21 août, ils décrochent, re-

leur détermination farouche, les « Pechmegas » n'ont pu tenir longtemps contre les blindés et l'aviation de l'armée iranienne.

leurs chefs respectifs, l'armée se rassemble derrière Khomelny, M. Gotzabeh, directeur de la radio-télévision iranienne, un des hommes les plus haïs de l'Iran, et les ténors politiques et religieux mobilisent l'opinion, font courir toutes les fausses nouvelles possibles. Formidable travail de propagande. Si l'on en croit ces professionnels de l' intoxication, les guerriers kurdes d'Irak de Djelal Talabani se battent aux côtés

nonçant, à poursuivre une bataille perdue d'avance, faute d'artillerie, de D.C.A., et de moyens de radio-communication.

Le jour même de la fin des combats je parviens à atteindre Pavéh.

L'anarchie est complète. Les « Phasdars » tournent dans tous les sens, excités, donnant ordres et contre-ordres. Au milieu d'un petit groupe, un barbu, à lunettes, en « jean » : le docteur Chamran, le « héros » de Pavéh.

« Alors, Monsieur le ministre, content d'être libéré ? — Je n'y croyais plus. J'étais prêt à recevoir la mort. Certains de mes hommes voulaient se rendre. Et puis, j'ai regardé la photo de notre imam vénéré et j'ai lu dans ses yeux qu'il ne nous abandonnerait pas, qu'il trouverait une solution. »

L'hôpital est totalement dévasté. Traces de balles sur les murs, dans les chambres. Vitres brisées. Ici, on s'est battu pièce par pièce, couloir par couloir. Lits renversés, matelas poisseux de sang, appareils opératoires inutilisables... A l'extérieur, sous des fagots, sont alignés les corps de ceux qui ont trouvé la mort dans ces lieux. Des femmes, en tchador noir recouvrant leurs habits de lumière, hurlent leur détresse, leur misère, se frappent la poitrine, se griffent le visage.

Dans le bâtiment des comités, les « Pasdars » ont transformé les minuscules pièces du sous-sol en autant de prisons dans lesquelles sont enfermés les prisonniers condamnés à mort... Des « espions, des savakis », me précise-t-on. Chacun, au gré

sympathies pour le P.D.K. seront fusillés. Un photographe de presse m'affirma qu'à plusieurs reprises, ils furent conduits les yeux bandés au poteau d'exécution. Le plus

grand amusement des « Pasdars » consistant à tirer en l'air et à les ramener dans leur cellule, jusqu'à la prochaine fois. Raffinement dans la cruauté !

Comme Hitler avec les juifs

A Téhéran la presse et la radio présentent à l'opinion Pavéh comme une victoire totale sur le sionisme, l'impérialisme et le séparatisme kurde. L'ayatollah a gagné la seconde manche.

Je me dirige maintenant vers Mahabad, symbole de l'autonomie kurde, qui doit être déjà encerclée et coupée du reste de l'Iran. La prise en tenailles de la ville s'effectue très vite. Arrivé tard dans la nuit, j'ai un ultime entretien avec le Dr Ghassemlou, désabusé, soucieux de rejoindre le maquis. Il quitte la cité qui, pense-t-il, va être attaquée d'un instant à l'autre :

« Je ne veux pas d'effusion de sang ici, et mon absence évitera tout affrontement. Mais vous pouvez l'écrire : vous assistez maintenant à une guerre d'extermination contre la population kurde ; nous lutterons jusqu'au bout. Le gouvernement iranien porte la totale responsabilité des événements qui suivront, car notre combat était d'origine pacifique. »

A l'heure où j'écris ces lignes le Conseil de la Révolution de la ville de Mahabad négocie avec les chefs

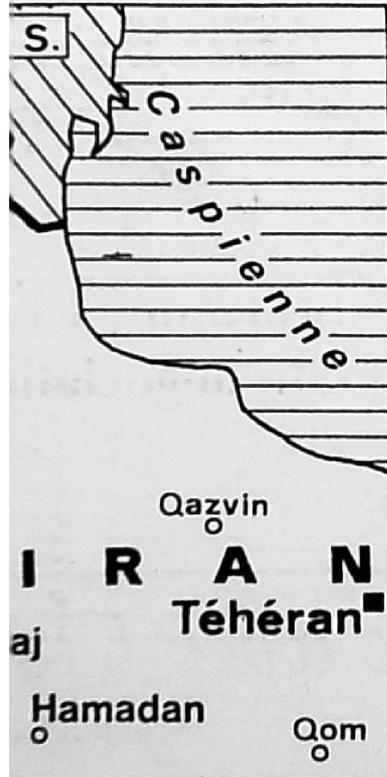
militaires l'entrée de l'armée à Mahabad ; mais seulement de l'armée. Si les « Pasdars », ces fous d'Allah, sont tenus à l'écart, il n'y aura pas de combat. Sinon, les quinze mille guerriers kurdes concentrés autour de la cité et dotés, eux, de matériel de guerre moderne (D.C.A., mortiers, canons, blindés, roquettes) résisteront, et je pense à la réflexion, entendue lors de mon entretien avec le gouverneur d'Ourmieh, M. Haghko :

« Les Kurdes n'ont pas à nous dicter leurs souhaits. Pour le gouvernement, l'armée et les « Pasdars » sont une et même chose. Alors, quelle différence que ce soit les uns ou les autres qui se rendent à Mahabad ? »

Cette réflexion fait dangereusement écho à celle d'un sergent de la 64^e division du futur général Zahernajad qui, devant quelques soldats admiratifs, m'a avoué :

« S'il y a un seul coup de feu lors de notre entrée à Mahabad, nous ferons avec les Kurdes ce que Hitler et Eichmann ont fait avec les juifs... »

E. B.



LE FIGARO



« Alors, Monsieur le ministre, content d'être libéré ?
 — Je n'y croyais plus. J'étais prêt à recevoir la mort. Certains de mes hommes voulaient se rendre. Et puis, j'ai regardé la photo de notre imam vénéré et j'ai lu dans ses yeux qu'il ne nous abandonnerait pas, qu'il trouverait une solution. »

L'hôpital est totalement dévasté. Traces de balles sur les murs, dans les chambres. Vitres brisées. Ici, on s'est battu pièce par pièce, couloir par couloir. Lits renversés, matelas poisseux de sang, appareils opératoires inutilisables... A l'extérieur, sous des fagots, sont alignés les corps de ceux qui ont trouvé la mort dans ces lieux. Des femmes, en tchador noir recouvrant leurs habits de lumière, hurlent leur détresse, leur misère, se frappent la poitrine, se griffent le visage.

Dans le bâtiment des comités, les « Pasdars » ont transformé les minuscules pièces du sous-sol en autant de prisons dans lesquelles sont enfermés les prisonniers condamnés à mort... Des « espions, des savakis », me précise-t-on. Chacun, au gré de sa fantaisie, ou au gré de sa haine, pénètre dans les cellules, pour donner, à ces hommes enchaînés, coups de poing ou coups de pied. On m'interdit d'aller les voir, mais, assis à dix mètres de cet endroit, dans la cour, j'entends le choc des têtes que l'on frappe contre les murs des cellules. « Demain, ils seront fusillés » m'annonce en riant, un « Pasdar ». Nausée.

Des journalistes allemands arrêtés avant Paveh par les « Pasdars », et mis en prison dans la ville m'annonceront par la suite qu'il y avait dans une grande cour au moins deux cents prisonniers, en majorité des

Je me dirige maintenant vers Mahabad, symbole de l'autonomie kurde, qui doit être déjà encerclée et coupée du reste de l'Iran. La prise en tenailles de la ville s'effectue très vite. Arrivé tard dans la nuit, j'ai un ultime entretien avec le Dr Ghassemlou, désabusé, soucieux de rejoindre le maquis. Il quitte la cité qui, pense-t-il, va être attaquée d'un instant à l'autre :

« Je ne veux pas d'effusion de sang ici, et mon absence évitera tout affrontement. Mais vous pouvez l'écrire : vous assistez maintenant à une guerre d'extermination contre la population kurde ; nous lutterons jusqu'au bout. Le gouvernement iranien porte la totale responsabilité des événements qui suivront, car notre combat était d'origine pacifique. »

A l'heure où j'écris ces lignes le Conseil de la Révolution de la ville de Mahabad négocie avec les chefs

concentrés autour de la cité et dotés, eux, de matériel de guerre moderne (D.C.A., mortiers, canons, blindés, roquettes) résisteront, et je pense à la réflexion, entendue lors de mon entretien avec le gouverneur d'Ourmieh, M. Haghko :

« Les Kurdes n'ont pas à nous dicter leurs souhaits. Pour le gouvernement, l'armée et les « Pasdars » sont une et même chose. Alors, quelle différence que ce soit les uns ou les autres qui se rendent à Mahabad ? »

Cette réflexion fait dangereusement écho à celle d'un sergent de la 64^e division du futur général Zahernajad qui, devant quelques soldats admiratifs, m'a avoué :

« S'il y a un seul coup de feu lors de notre entrée à Mahabad, nous ferons avec les Kurdes ce que Hitler et Eichmann ont fait avec les juifs... »

E. B.

... des Kurdes d'Iran, soutenus par les vestiges de l'armée impériale de Palisban, un général fidèle au shah.

fer et de feu

direction vers Paveh, les hélicoptères mitraillent les « Pechmergas » accrochés aux flancs des montagnes entourant la ville et les Phantom F 14 ajoutent bombes et napalm à cet engagement total.

Pris sous un déluge de fer

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur » BEAUMARCHAIS

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, PUBLICITÉ :
 25, AV. MATIGNON, 75380 PARIS CEDEX 08. TEL. 256-80-00
 TÉLEX 280812

DIRECTION, RÉDACTION, SERVICE VENTE, IMPRESSION :
 37, RUE DU LOUVRE, 75001 PARIS CEDEX 02. TEL. 233-44-00
 TÉLEX 211112

Algérie 1,30 din. - Maroc 1,80 dh - Tunisie 180 mil. - Sénégal 175 CFA
 Côte-d'Ivoire 225 CFA - Espagne 80 p. - Canaries 55 p. - Italie 300 lire
 Autriche 12 sch - Belgique 15 FB - Luxembourg 15 FL - Portugal 27 esc.
 Suisse 1 FS - Allemagne 1,20 DM - Canada 5 0,85 - Hollande 1,25 FL
 Grande-Bretagne 30 p.

DIRECTOIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GESTION
 ROBERT HERSANT
 Président du Directoire
 Directeur politique du « FIGARO »
 Y. CLERC, M. GABILLY, A. BOUSSEMARY, C. GRIMALDI
 membres du Directoire